

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOHAMED BOUDIAF - M'SILA

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

**DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE
FRANCAISE**

N° :.....



**DOMAINE : LETTRES ET LANGUE
ETRANGERES**

FILIERE : LANGUE FRANCAISE

**OPTION : LITTERATURE GENERALE ET
COMPAREE**

**Mémoire présenté pour l'obtention
Du diplôme de Master Académique**

Par : Meriem OUIFI

Intitulé

**L'image de la mère dans les deux romans La religion de
ma mère de Karim Akouche et Le livre de ma mère
d'Albert Cohen.**

Soutenu devant le jury composé de:

Mme. Tabrani Ibtissem

Université de M'sila

Présidente

Mme. Lakehal Delloula

Université de M'sila

Rapporteuse

Mme. khier Ibtissem

Université de M'sila

Examinatrice

Année universitaire : 2017 /2018

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOHAMED BOUDIAF - M'SILA

FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DES LETTRES ET LANGUE
FRANCAISE

N° :.....



DOMAINE : LETTRES ET LANGUE
ETRANGERES

FILIERE : LANGUE FRANCAISE

OPTION : DIDACTIQUE DU FLE ET
INTERCULTURALITE

**Mémoire présenté pour l'obtention
Du diplôme de Master Académique**

Par :Ouifi Meriem

Intitulé

L'image de la mère dans les romans *La religion de ma mère* de Karim Akouche et *Le livre de ma mère* d'Albert Cohen.

Année universitaire :2017 /2018

Dédicaces

Je dédie ce modeste travail :

À la mémoire de mon père. Puisse Dieu, le tout puissant, l'avoir en sa sainte miséricorde !

À ma chère Mère, à qui je souhaite une longue vie.

Remerciements

Au terme de ce travail, je tiens à exprimer toute ma reconnaissance, ma gratitude et mes remerciements :

À madame D.Lakehal, mon directrice de travail, pour sa disponibilité, sa présence permanente et son aide inestimable tout au long de mon travail.

À ma famille, ma mère, frères et sœurs, qui m'ont encouragée au cours de la réalisation de ce mémoire.

À mon cher mari, mon soutien moral, ma source de joie.

À tous ceux qui m'ont aidé(e) ...

SOMMAIRE

| | |
|---|----|
| Introduction | 02 |
| Chapitre I : Présentation des deux auteurs et leurs oeuvres. | 05 |
| I.1. biographie. | 06 |
| I.1.1. Karim Akouche | 06 |
| I.1.2. Albert Cohen. | 07 |
| I.2. Présentations des deux romans | 08 |
| I.2.1. <i>La religion de ma mère</i> | 08 |
| I.2.2. <i>Le livre de ma mère</i> | 10 |
| I.3. Homogénéité du corpus. | 12 |
| I.3.1. les points de convergences. | 12 |
| I.3.2. les points de divergences | 13 |
| Chapitre II : la représentation de la mère dans les deux romans. | 14 |
| II.1. la mère en tant que personnage dans la littérature algérienne | 15 |
| II.2. la mère en tant que personnage dans la littérature française. | 18 |
| II.3. la mère perçue par les deux romanciers | 21 |
| II.4. l'image de la mère dans les deux romans | 22 |
| II.4.1 Dans <i>La religion de ma mère</i> | 22 |
| II.4.2. Dans <i>Le livre de ma mère</i> | 23 |
| Chapitre III : étude de la relation maternelle dans les deux romans. | 24 |
| III.1. la nature de la relation entre mère et fils. | 25 |
| III.1.1. la relation entre Mirak et sa mère. | 25 |
| III.1.2. la relation entre Albert et sa mère. | 27 |
| III.2. Les facteurs influençant la relation mère-fils | 29 |

| | |
|---|----|
| III.2.1. la religion. | 30 |
| III.2.2. la société | 32 |
| III.2.3. l'appartenance ethnique. | 33 |
| Chapitre IV : analyse stylistique | 34 |
| IV.1.le mode narratif | 35 |
| IV.2. la poétique de la prose | 37 |
| IV.3. la vertu cathartique de l'écriture autobiographique. | 40 |
| Conclusion | 43 |
| Références bibliographiques | 44 |
| Table des matières. | 46 |

Introduction

Introduction

La femme a été l'inspiratrice des écrivains depuis des siècles. Les genres littéraires comme la poésie et le roman ont traité largement le sujet de la femme, les écrivains les plus célèbres du XIX siècle comme Balzac, Stendhal et Flaubert ont peint la femme en tant que personnage figurant et même personnage principal (héroïne) dans leurs œuvres.

La femme est en général présentée dans les archétypes les plus traditionnels : la mère, cette thématique a inspiré de nombreux auteurs et a suscité des sentiments divers : de l'amour, des regrets, de la colère voire même la haine.

Dans ce mémoire nous essayerons de découvrir deux images représentatives de la mère parmi tant d'autres évoquées dans d'autres productions littéraires.

Pour ce faire, nous avons choisi comme corpus d'étude *le livre de ma mère*¹ d'Albert Cohen et *la religion de ma mère*² de Karim Akouche, deux auteurs appartenant à deux générations et deux littératures différentes d'expression française.

L'objectif principal que nous nous sommes fixés dans ce présent travail est de percevoir la représentation de la mère dans le monde de l'écriture en Algérie et en France et en particulier, le rôle qu'a joué la relation entre mère et fils sur le vécu des deux auteurs et le changement des idées à l'égard du statut de la mère.

Cet objectif de recherche que nous nous sommes donnés est une tentative de réponse à la problématique suivante : Comment l'image de la mère est-elle représentée à travers le personnage féminin dans les deux romans et à quel point l'écriture autobiographique à travers la création des personnages littéraires peut-elle être importante et nécessaire dans la construction d'une relation entre la mère et son fils ?

¹Albert Cohen, *Le livre de ma mère*, Gallimard, Paris, 1954. 206p.

²Karim Akouche, *La religion de ma mère*, Frantz Fanon, Alger, 2017. 212p.

Le présent travail de master a pour ambition de traiter non seulement l'image de la mère mais aussi le lien complexe entre un fils et sa mère en d'autres termes, la relation mère-fils.

Les deux romanciers évoquent leurs enfances et les moments qui les unissent avec leurs mères. Nous voudrions retrouver les points de convergences et de divergences entre les deux textes.

Notre démarche pluridisciplinaire (thématique, sociocritique, psychocritique) axée sur le repérage de l'image de la mère, dans les textes, a suscité de fortes spéculations à l'égard de nos préoccupations hypothétiques.

Les deux auteurs font recours à l'écriture autobiographique afin de peindre l'image des deux mères et de préciser la nature des rapports spécifiques entre une mère et son fils.

De cette hypothèse, nous projeterons de mettre le jour sur la thématique traitée, nous voudrions détecter l'image de la mère chez les deux auteurs en créant des connexions entre les deux romans, la représentation de la mère, les auteurs et les faits historiques, sociaux et religieux.

Pour ce faire, nous avons construit notre démarche analytique à travers quatre chapitres, le premier chapitre, qui a un caractère introductoire, s'articule autour des deux auteurs et les deux œuvres, cette présentation nous aidera dans l'exploitation de ces informations dans l'analyse des deux romans.

Ensuite, dans un deuxième chapitre, nous allons traiter l'évolution du personnage de la mère dans les deux littératures pour dévoiler la façon dont les écrivains perçoivent leurs mères pour arriver au deuxième point dans lequel nous démontrons la manière dont Cohen et Akouche représentent et interprètent l'image de la mère.

Nous ferons, dans un troisième chapitre, l'analyse de la relation entre la mère et son fils et les facteurs qui contribuent à la construction de cette relation.

Enfin, le dernier chapitre nous aborderons l'analyse stylistique vu que les deux écrivains sont des poètes aussi, il serait intéressant de faire une étude analytique sur la façon dont les auteurs s'expriment à travers leurs textes sur cette

thématique. Nous aborderons le mode narratif adopté par les deux écrivains en s'appuyant sur les concepts théoriques de Genette sur le récit, nous parlerons également sur la poétique en prose et la vertu cathartique de l'écriture autobiographique.

Et pour finir, une conclusion s'impose pour récapituler nos idées directrices ainsi que notre démarche analytique.

Cependant, nous tenons à rappeler que la lecture que nous avons faites, des deux romans, émane d'un effort interprétatif et personnel à travers lequel nous avons ciblé la représentation de l'image de la mère dans les deux textes contemporains.

Chapitre I

La présentation des deux auteurs et leurs œuvres

I.1.biographie

I.1.1.Karim Akouche

Karim Akouche, né le 21 novembre 1978 à Bou Mahni dans la commune d'AïnZaouia dans la Wilaya de TiziOuzou, en Algérie, est un poète, romancier et dramaturge algérien. Il vit au Québec depuis 2008.

Après cinq ans d'études en Mécanique à l'université Mouloud MAMMERY de Tizi-Ouzou, il part en France à Clermont Ferrand, où il obtient le grade de Master professionnel dans la même filière. Il a été bercé par les chants et isefra kabyles ; très tôt, il a commencé à écrire la poésie. À la fois lyriques et engagés, ses poèmes sont des hymnes à l'amour, à la liberté et à la démocratie. Il a chanté son peuple, ce peuple d'Hommes libres, il a écrit sur la beauté des femmes, sur leur courage dans ce pays, longtemps garrotté entre le marteau de la dictature et l'enclume des barbus. Il a participé activement au soulèvement kabyle d'avril 2001, lors du printemps noir ; il était alors syndicaliste à l'université de Tizi-Ouzou.

Il est l'auteur, entre autres, *d'Allah au pays des enfants perdus*, un roman sans tabous sur l'Algérie d'aujourd'hui, et de la pièce de théâtre *Qui viendra fleurir ma tombe?* Sa récente pièce *Toute femme est une étoile qui pleure*, où il dénonce l'islam radical, les oppressantes traditions, l'excision et la marchandisation du corps de la femme, a eu un franc succès à la Place des Arts de Montréal les 10, 11, 12 et 13 octobre 2013. Il a publié récemment un conte, *J'épouserai le Petit Prince*. Sa liberté de ton, son engagement contre l'obscurantisme et en faveur de l'identité berbère, à l'instar de son intervention musclée dans le documentaire *Mon Algérie et la vôtre* diffusé aux Grands Reportages et à Zone Doc de RDI, lui ont valu des menaces.

Chroniqueur au Huffington Post et collaborateur à plusieurs journaux, dont *Marianne*, *La Croix*, *Jeune Afrique*, *Le Devoir*, *La Presse*, *Le Journal de Montréal*, *El Watan*, *Liberté*, il a notamment participé au documentaire *Mon Algérie et la vôtre*, diffusé aux Grands Reportages et à Zone Doc de RDI, ainsi qu'à l'émission *Les Francs-tireurs*. Il a été invité à s'adresser à l'Assemblée

nationale du Québec le 18 février 2014. Son intervention consistait à défendre devant le parlement québécois, la Charte de la laïcité proposée par le gouvernement de Pauline Marois.

Il a pris part à des rencontres littéraires au Québec, en France, en Belgique, en Allemagne, en Espagne, aux États-Unis, en Algérie et en Haïti.

L'écrivain algérien Boualem Sansal a utilisé ces mots pour qualifier l'auteur de *Lettre à un soldat d'Allah* (en quatrième de couverture du livre): « *Karim Akouche sait dire ce qu'il a à dire, sans peur et sans fioritures. Très rares, dans sa génération, sont ceux qui s'engagent intellectuellement, moralement et politiquement dans le combat contre l'intolérance, le fanatisme, le nationalisme et autres folies qui font le malheur des peuples.* »

La Religion de ma mère a été finaliste du Prix littéraire Beur FM Méditerranée 2018 et du Prix L'orientale. Le 29 novembre 2015, devant 250 personnes et plusieurs personnalités du monde culturel et politique, le Festival Sefarad de Montréal a rendu un hommage à Karim Akouche. La Vitrine, organisme canadien de promotion culturelle par excellence, a désigné Karim Akouche « ambassadeur » de la diversité culturelle de la ville de Montréal pendant le mois de mars 2018.

I.1.2. Albert Cohen

Est né le 16 août 1895 à Corfou en Grèce. Issu d'une famille juive suisse, il vit sur l'île grecque jusqu'à ses cinq ans avant de déménager à Marseille en France. Inscrit dans une école privée catholique, il entre ensuite au lycée Thiers en 1904 où il se lie d'amitié avec Marcel Pagnol. Il poursuit ses études à l'Université de droit de Genève. Après l'obtention de sa licence, il entame des études de lettres. Veuf après seulement 5 ans de mariage, Albert Cohen se retrouve seul pour élever sa fille, Myriam. Il se remaria quelques années plus tard avec Marianne Goss puis Bella Berkowich.

En 1925, Albert Cohen devient directeur de la "Revue Juive" à Paris, à laquelle collaborent Einstein et Freud. Il occupe ensuite un poste de fonctionnaire, au Bureau International du Travail de Genève. Au moment de la Seconde Guerre

mondiale, il fuit à Bordeaux puis à Londres. Ayant pris part à la défense de la cause juive à travers "L'Agence Juive", il devient en 1944 conseiller juridique au sein du Comité intergouvernemental pour les réfugiés. Albert Cohen a pris part à l'élaboration du traité du 15 octobre 1946 pour la protection des réfugiés. Le 10 janvier 1943, la mère de Cohen décède à Marseille.

Sa carrière se poursuit lorsqu'il rentre à Genève en 1947, où il devient directeur d'une institution spécialisée des Nations-Unies. Puis, désirant se consacrer à sa passion pour la littérature, En 1957, il refuse le poste d'ambassadeur d'Israël pour poursuivre son activité littéraire. En 1921, il publie *Parole juives* sous forme de recueil de poèmes.

L'écrivain publie Son premier roman, *Solal*, en 1930, reçoit une critique très positive. Traduit dans de nombreuses langues, il fait le succès de son auteur. Les publications d'Albert Cohen sont peu nombreuses, mais sont toujours très bien accueillies par les lecteurs, comme c'est le cas pour *Mangeclous* en 1938 et *Le livre de ma mère* en 1954. C'est en 1968 qu'Albert Cohen publie sa plus grande œuvre : *Belle du Seigneur*. Le roman reçoit le grand prix de l'Académie Française. Cet hommage vibrant à la figure féminine a sans nul doute contribué à faire d'Albert Cohen un chevalier de la Légion d'honneur en 1970.

Dans les années 1970, souffrant de troubles nerveux et très affaibli par l'anorexie, Albert Cohen décide néanmoins de se battre contre la maladie et suit les conseils que son ami Pagnol lui avait toujours donné : faire la promotion de son œuvre, en donnant des interviews aux journaux et à la télévision. Il publie ainsi ses *Carnets* 1978 et donne plusieurs interviews. Sa dernière œuvre, *Le Nouvel Observateur*, sort en mai 1981. Il décède quelques mois plus tard, le 17 octobre 1981 à Genève. Son œuvre est très marquée par une réflexion sur ses origines juives et les discriminations dont il a souffert. Elle exprime aussi une profonde angoisse de la mort.

I.2. Présentation des deux romans

I.2.1. *La religion de ma mère*

Comme dans *L'Étranger* de Camus, *La religion de ma mère*, de Karim Akouche, commence par le décès de la mère. Le narrateur ne reçoit pas de télégramme de l'asile de vieillards lui annonçant avec des termes laconiques, «Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués », mais un coup de fil du bled. C'est le « frangin » devenu inspecteur de police à Blida qui lui demande de rentrer pour les funérailles de leur génitrice. Mirak (Karim en lisant à l'envers) se trouve à huit heures de vol d'Algérie. Il est au Canada, un pays où la glace couvre les croix des tombes et les écureuils grimpent sur les érables. Devant al-Nakba, le grand désastre, la mort de la mère, il bâcle son odyssée en quelques phrases lapidaires : « *J'ai fui le pays des vautours et des dégénérés. J'ai opté pour la France, puis, déçu par ses enfants arrogants, j'ai bifurqué vers Montréal. J'ai chaviré au large de l'Amérique* ».

Le premier volet de ce roman est donc un hymne à l'amour, celui qu'sent un fils, le « fameux Canadien », en l'honneur de sa mère kabyle dont il ne baisera jamais plus le front comme il dit. Mirak rend un vibrant hommage à cet être fait de bonté à l'état pur : « *Je la revois, ma mère, vêtue de sa robe bariolée, en train de dessiner des motifs sur une poterie. Elle a le sourire vague et les dents qui scintillent. Elle a le nez fier et le menton qui défie. Sur son cou, un tatouage suspect : une salamandre. Sur ses paupières, des étincelles. Dans ses yeux, des braises. Les étoiles, c'est ma mère qui les a dessinées. Le soleil, c'est ma mère qui l'a lancé sur les montagnes* ».

En enterrant sa mère, Mirak déterre, sans s'y attendre, tout un passé où il était heureux malgré la misère, les privations et les vexations. Revisitant ses premières années où toute la famille dormait sous la même couette, il se souvient de ses bêtises et de tout le mal qu'il causait à sa génitrice. Il regrette, mais il sait qu'il sera pardonné : « *Attends-moi, maman. Je vais bientôt cogner à ta porte. J'espère que tu me pardonneras* ». Lorsqu'il rend visite à sa tante maternelle, une autre figure de l'enfance insouciante, il ne voit qu'une malade grabataire pressée de quitter ce monde vain. Elle le reconnaît et sa bouche « *dégage des bulles de*

mousse ». La tante « *sourit avec ses yeux* » à cause de son hémorragie cérébrale. Décidément, il est impossible de revivre le passé. Non, on ne peut pas nager deux fois dans le même fleuve.

Le deuxième volet, le second pilier, de ce roman. Le narrateur relate avec rage, et délectation, les méfaits d'un État monstre englué dans la corruption, empêtré dans les contradictions et les grands mensonges. N'ayant pas sa langue dans sa poche, il applique à la lettre la devise de Cioran : « *On ne devrait écrire des livres que pour y dire des choses que l'on n'oserait confier à personne* ». Récusant l'identité arabo-musulmane qui massacre la sienne, il fait de ce roman un virulent pamphlet, une violente attaque, le règlement de compte d'un fils qui en ayant perdu sa mère n'a plus rien à perdre. L'Algérie, avec des puits de pétrole fumant dans le désert est un chaos où « les commis de l'État sont dévorés par l'ambition ». L'islamisation est partout, « *l'Algérie est nourrie au mensonge identitaire. Le mensonge identitaire a engendré l'amnésie. L'amnésie a enfanté la haine de soi. La haine de soi a généré le complexe du colonisé. Le complexe du colonisé a produit les hommes du ressentiment. Les hommes du ressentiment ont accouché des enfants de la violence* ».

Et puis, il y a Nora pour boucler la boucle de l'innommable. Ce prénom arabe signifiant « la lumière » est celui du premier amour que Mirak retrouve dans les caniveaux et les bas-fonds. Dans un pays tanguant sur les vagues de l'hystérie collective, cette lumière est condamnée à disparaître pour toujours dans les ténèbres de l'abject. Les deux amants du temps de l'université se revoient dans un bordel car Nora est à présent une prostituée.

En perdant sa mère, Mirak perd sa terre, son identité, ses racines, son pays et même sa tête et sa raison. De retour à Montréal, le Kabylo-Canadien devient quelque chose, lui qui était quelqu'un. L'homme n'est rien sans ses racines, sans la langue et le paysage de sa mère. Il ne cite pas Cioran, mais il aurait pu dire : « *Je donnerais tous les paysages du monde pour celui de mon enfance* ».

La religion de ma mère est le roman de la désintégration de l'être humain. Après la disparition de sa mère, Mirak se décompose, son père devient fou, son frère se transforme en djihadiste... On se croirait dans un asile d'aliénés à ciel

ouvert. Ce roman exprime on ne peut mieux la folie et la confusion de notre époque.

1.2.2. le livre de ma mère

Contexte de la création : la mère de l'auteur, Louise Judith Cohen meurt en 1943, choquée par l'entrée des Allemands à Marseille (la zone libre est envahie en novembre 1942).

Quelques mois plus tard, en juin 1943, l'écrivain publie dans « la France libre » (périodique publié à Londres par des Français luttant contre l'Allemagne nazie) quatre textes successifs intitulés Chants de mort I, II, III, IV qui constituent l'ébauche en quatre parties du livre de ma mère.

Le livre de ma mère comporte 31 chapitres. La première de couverture représente un enfant dans les bras de sa mère.

L'auteur revient sur les pas de son enfance en mêlant émotion et humour. Il brosse le portrait du couple formé par sa mère et lui et par ces descriptions revit des instants magiques. Cohen témoigne de son admiration et de son amour pour sa mère, figure centrale et bienfaitrice du récit. Dans ses souvenirs, il nous rappelle avec une extrême précision ses moindres habitudes, ses gestes, ses mots et son réconfort. Il raconte ce personnage maternel avec passion et tendresse. Il fait un va et vient entre la vision de sa mère telle qu'il l'avait petit enfant, et sa vision plus subjective d'adulte.

Mais c'est aussi son désarroi, sa tristesse et sa culpabilité face à la mort de sa mère que l'auteur veut exprimer.

Albert Cohen se dévoile à nous peu après la mort de sa mère, en mettant à nu ses sentiments et ses regrets. Il livre des détails qui lui viennent en mémoire ou des moments-clés de la vie de celle qui lui était si chère.

Le livre de ma mère reste une œuvre majeure des écrits de l'écrivain. Plus qu'une autobiographie, c'est le portrait d'une mère qui atteint une portée universelle.

Le dernier chapitre ramène le lecteur à de nombreuses années plus tard. Les sentiments du fils devenu âgé sont empreints d'un jugement sans concession sur la nature humaine.

I.3. Homogénéité du corpus

I.3.1. les points de convergence

Nous retrouvons plusieurs similitudes entre les deux textes. Tout d'abord, le point déclencheur d'écriture est le décès des deux mères, tous les deux rendent hommage à leurs mères. Ils dressent un portrait admirable et touchant de leurs mères.

Les deux mères sont mentionnées sans noms. Les deux romanciers utilisent le terme "ma mère" pour la désigner.

Les deux textes évoquent les souvenirs d'enfances. En se souvenant de la mère, il ressent la culpabilité de certaines attitudes, ils affichent leurs mépris, leurs regrets d'avoir un jour blessé leurs mères.

Ils se sont mis d'accord que perdre sa mère, c'est réaliser qu'on est seul :

« Chaque homme est seul et tous se fichent de tous et nos douleurs sont une île déserte. »

Les deux écrivains vivaient loin de leurs mères, au début pour les études puis ils se sont installés à l'étranger.

Ils sont auteurs-narrateurs des romans, mais aussi les personnages principaux de leurs histoires.

I.3.2. les points de divergences

Ces œuvres présentent de nombreuses différences, tenant principalement à la personnalité de la mère et la relation particulière mère et fils.

Le roman de Karim Akouche se divise en deux parties, un hommage à sa mère morte et une dénonciation du pouvoir politique de l'Algérie et de l'islamisme tandis que le livre d'Albert n'est qu'une lettre ouverte à sa mère qu'il

adresse, à la fin de son texte, aux fils des mères encore en vie pour qu'ils profitent le maximum de la proximité de leurs mères et surtout de bien prendre soin d'elles, c'est un message de vie.

Pour Cohen, la mère est à la fois une source de création et une force étouffante et destructrice, alors que pour Karim Akouche, c'est l'état de sa patrie.

Chapitre II

La représentation de la mère dans les deux romans

II. la représentation de la mère dans les deux romans

Nous tenterons dans le présent chapitre de faire un petit aperçu sur l'évocation de la mère dans les deux littératures algérienne et française et ensuite étudier la présence de cette dernière dans les deux romans.

II.1. la mère en tant que personnage dans la littérature algérienne

La littérature maghrébine algérienne d'expression française est très riche en qualité et surtout en quantité. Cela lui permet d'occuper une grande place dans le champ littéraire universel.

Cette littérature algérienne de langue française n'est pas apparue du jour au lendemain, son existence et la place qu'elle occupe actuellement dans le monde littéraire est le fruit de tout un processus d'élaboration qui commence avec les premiers écrits.

La littérature algérienne de langue française est, dans l'ensemble, née dans un contexte historique. Cette littérature est étroitement liée à l'Histoire et incontestablement engagée dans une actualité qui n'a jamais cessé d'être douloureuse et agitée

Écrite par des ruraux, nomades, citadins, aristocrates, berbères, chrétiens musulmans, juifs, Français, Arabes, Franco-Algériens, la littérature algérienne de langue française reflète la complexité, la diversité et la richesse de l'Histoire du pays. Liée à la colonisation, celle-ci est devenue, avant même qu'elle ne soit achevée, matière intarissable où l'engagement n'ôte rien à l'originalité d'une écriture qui s'affirme, se renouvelle, perpétue la précédente et s'enrichit avec le temps. Le panorama de cette littérature rend compte des parcours historique, idéologique et esthétique, et nombre de critiques s'accordent pour voir dans son développement des phases incontournables.¹

Parmi les sujets omniprésents dans ces textes et qui ne cessent de préoccuper les romanciers et les écrivains de cette littérature : la mort, la violence,

¹ Jean Déjeux, La littérature maghrébine contemporaine. Presses universitaires de France.paris.1979.

l'Histoire, la révolte, le désarroi, les meurtres, le sang ...etc. Tous ces thèmes ont pour fonction fondamentale de témoigner du drame algérien.

Cette réalité tragique n'a pas été sans conséquences sur le développement du paysage littéraire algérien, puisqu'il est difficile de séparer le contexte sociopolitique de l'actualité littéraire. Ainsi, le réel prend de plus en plus de place dans l'espace littéraire algérien durant cette période. Le témoignage de la terreur du quotidien dans le pays semble être un passage obligé pour la plupart des auteurs algériens. Or, le traitement de la femme dans les romans qui ont été publiés durant cette époque révèle l'influence puissante de l'idéologie traditionnelle qui limite le rôle de la femme à celui de la mère prenant soin des siens. Elle est l'élément faible dans la société c'est toujours elle qui subit les conséquences du changement des conditions de vie.

Ce que nous retrouvons dans de nombreuses productions, la mère représente la souffrance notamment dans *Le fils du pauvre*¹ : quand il évoque sa mère fatma, M. Feraoun garde l'image d'une femme soumise mais que cela n'avait point empêché d'aimer ses enfants, surtout lui. L'unique garçon de la famille.

La mère de Fouroulou vivait à l'instar de ses compatriotes, en s'inclinant devant la volonté des hommes et ne mangeait toujours pas à sa faim Feraoun vouait un grand amour pour sa mère qui était très courageuse malgré les malheurs qui ont marqués sa vie.

Feraoun compare sa mère aux arbres de chênes dont elle partageait l'obstination à exister malgré les dangers et les malheurs. C'est dire qu'elle s'accrochait à la vie difficilement mais sûrement. il la décrit dans tout le roman comme étant une personne peureuse et soumise qui chérissait tant ses enfants et son mari et exprimait son amour pour les personnes démunies comme elle.

Un autre exemple, le roman *la colline oubliée*² , les cris de ces femmes à qui on vient d'arracher leurs fils pour les emmener à la guerre.

¹ Roman de Mouloud Feraoun, seuil.1950.

² Roman de Mouloud Mammeri. Reed. Folio1992.

Citant ainsi, Le roman : *maman la blanche*¹ où La figure de la mère y est centrale, celle-ci représentant le lien avec la terre natale : le rapport amoureux avec elle reflète l'amour de l'auteur-narrateur pour son pays et pour sa ville natale, qui est évoquée en filigrane dans le titre

Et enfin, le fameux roman de Mohamed Dib² ou il présente la mère Aïni forte avec ses enfants, il faut voir cela du côté positive. C'est relatif à la situation qu'elle vit, l'absence du père, la responsabilité et malgré la relation tendue entre Omar et sa mère, il est très rattaché à elle par un amour secret. On sent son besoin d'amour maternel. Quand les agents de police sont descendus à Dar Sbitar, Omar a eu peur et sent un besoin immense de la présence de sa mère à ses côtés. La mère pour lui c'est la muraille infranchissable.

Parlant maintenant de La littérature post colonial qui a traité de nouvelles thématiques. En étant attentive aux mutations sociales, politiques et idéologiques du pays, qu'elle essaye de les prendre en charge, à travers une écriture révélatrice des événements tragiques des années 90 par exemple Nabil Farès évoquent le problème de l'exil, et dénoncent la condition de la femme dans la civilisation musulmane.

La littérature algérienne, dans sa totalité, donne une image conservatrice de la mère. Les écrivains algériens sont similaires dans la manière par laquelle ils ont représenté l'image de la mère dans leurs textes littéraires. La mère, dans la littérature algérienne, n'a qu'une seule image : les mêmes caractéristiques et le même caractère.³

II.2. la mère en tant que personnage dans la littérature française

La littérature française contemporaine ne connaît plus les grands auteurs comme c'était l'habitude auparavant. Nous n'y retrouvons plus un nouveau Hugo ou Balzac nous ne trouvons plus une nouvelle doctrine rassemblant différents

¹ Roman d'Alain Vircondelet. Albin Michel.1992

² La grande maison. Seuil, paris.1952

³ Amine Zaoui, libérer la mère !

auteurs. Aujourd'hui ce ne sont plus les procédés qui réunissent les écrivains mais ce sont les thèmes de leurs œuvres.

Dans la littérature française, la figure maternelle se présente sous différentes facettes, il n'y a pas que le stéréotype de la mère tendre, il y a souvent celui de la mauvaise mère ainsi de la mère cruelle et sadique à la protectrice touchante et bienveillante on parlera également de la mère absente dont nous allons citer quelques portraits de mères dans des romans français :

*La promesse de l'aube*¹, Romain Gary:

Dans ce roman autobiographique, la mère de Romain Gary qui est le narrateur principal. Femme bienveillante, courageuse et maternelle, elle élève seule son fils dans une dévotion infinie. Romain Gary nous relate le merveilleux amour inconditionnel qui lie une mère à son enfant.

Folcoche dans *Vipère au poing*²:

Quand on pense à l'image d'une mauvaise mère, Folcoche est sans doute l'un des premiers noms qui nous vient en tête. Le narrateur, fait une description acerbe de sa mère, qu'il rencontre pour la première fois à l'âge de 11 ans ; des retrouvailles marquant le début de plusieurs années de martyre. Folcoche bat ses enfants et les punit à longueur de temps. Une éducation spartiate, dépourvue de tout confort matériel et d'affection.

« Folcoche », du patois angevin, sert à nommer la truie qui juste après avoir mis bas, mange ses petits. Cette figure démoniaque est largement inspirée de la mère de l'auteur, Hervé Bazin, qui connut une enfance extrêmement difficile

Madame Lepic dans *Poil de carotte*³ :

Encore un portrait autobiographique... Jules Renard dépeint la cruauté de sa mère dans *Poil de Carotte*. L'enfant, déjà humilié et mal aimé par ses camarades, en raison de sa différence, est de surcroît haï par sa mère qui passe

¹ Romain Gary, *La promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, 1960.

² Hervé Bazin, *Vipère au poing*, Paris, Bernard Grasset, 1948, 256p.

³ Jules Renard, *Poil de carotte*, Paris, Flammarion, 1894, 185p.

son temps à le maltraiter, simplement parce que le pauvre garçon est roux et couvert de taches de rousseur.

Emma Bovary dans *Madame Bovary*¹:

Emma est une mère absente psychologiquement. L'héroïne de Flaubert le dit, elle aurait voulu avoir un garçon, préférant la liberté masculine à l'asservissement des femmes. La naissance de cet enfant est ainsi une nouvelle déception pour l'éternelle insatisfaite. Peu soucieuse du bonheur de sa fille, elle se montre parfois même cruelle, en lui attribuant notamment le qualificatif de « laide ». Enfin, par son suicide, Emma Bovary parachève sa figure de mère absente, abandonnant sans grande inquiétude sa fille à son destin.

En somme, Chacun de ces romans développe une caractéristique précise du personnage de la mère. Donc nous retrouvons différents portraits de mère dans la littérature française, la mère en tant que personnage est un thème qui est vraiment très souvent traité d'une diversité et richesse importante, elle y expose les différents portraits de la mère loin du modèle attendu de la mère-tendre, tandis que dans la littérature algérienne, tous genres confondus, celle écrite en arabe, en tamazight ou en français a abondamment valorisé la mère. Toutes les mères représentées dans la littérature algérienne se ressemblent les mêmes portraits défilent dans les textes. Or, tous les personnages de la mère incarnent l'idée de la souffrance.

Ce que nous constatons ainsi, c'est que ces mères qu'elles soient inspirées de l'autobiographie ou produit de l'imaginaire, elles appartiennent à la droiture contrairement à ce que nous voyons dans la littérature française où il y'a une multitude de représentation de la mère.

II.3. La mère perçue par les deux romanciers

Karim Akouche nous présente une mère qui dirige sa famille avec froideur elle est présentée comme une femme qui aurait connu tous les malheurs du monde et qu'elle n'a jamais goûté aux plaisirs de la vie, une femme soumise à son

¹ Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, Michel Lévy frères, Paris, 1857, 479p.

mari, étant toujours enfermée dans la maison maritale. Soumise à la tradition de sa société.

Elle joue son rôle d'épouse et de mère avec excellence. Elle subit et endure autant que les hommes. Elle veille sur le foyer pendant l'absence de son mari. Elle gère la faim de ses enfants affamés. Cette mère est le modèle de la femme pauvre capable et productrice, qui est marquée par le caractère solide, un exemple vivant de ce qu'une femme peut endurer. Enfin, sa mère semble symboliser pour lui la Kabylie, il voit en elle sa patrie qu'il aime autant mais qui demeure toujours en état chaotique.

Pour Albert Cohen, la mère est irremplaçable, une femme bienveillante, généreuse qui pardonne toujours malgré les injustices et l'indifférence d'un fils

« Une sainte, sentinelle, courage et bonté, chaleur et regard d'amour... »
(p202)

La mère dans ce contexte est fortement sacralisée. Le personnage de la mère a été comme figure sacrée parce qu'elle dispensait d'un amour absolu et éternel.

II.4. l'image de la mère dans les deux romans

II.4.1. dans *la religion de ma mère*

La mère de Mirak présentée dans le roman comme une montagnarde kabyle, analphabète, tolérante, proche de la nature.

« Ma mère était une montagnarde, elle façonnait l'argile, elle en faisait des poteries »¹

« C'est vrai ma mère n'a jamais allé à l'école et n'a pas inventé la bombe atomique... » (p22)

¹ Karim Akouche. *La religion de ma mère*, Algérie, éditions Frantz Fanon, mars 2017. p170 (nous tenons à informer le lecteur que tous les personnages du roman dans les pages suivantes correspondent à la même référence. Nous en indiquerons uniquement les pages.)

Nous découvrons ici une mère qui souffre, mais elle reste une forte femme, qui considère ses enfants comme un bien précieux, elle vit une lutte quotidienne contre la misère dans laquelle sa famille est piégée, ce qui reflète l'image d'une mère patiente et dévouée.

Elle représente la sérénité et la puissance parce qu'elle prend en charge ses enfants, elle travaille dans la poterie mais les moyens de gagner l'argent sont limités donc c'est à elle de se débrouiller pour calmer la faim des siens : « ... [...] *Elle s'en allait les cueillir dans la lointaine forêt ou les chacals et les ogres.... Ma sœur, mon frère et moi, trois ginglets Attendions son retour, ah qu'elles étaient bonnes ces arbouses et ces mûres.* » (p10)

Elle a deux garçons et une fille, qu'elle les avait élevés toute seule à la négligence de son époux : « Sois fier de ta maman. C'est une femme de vertu et de valeurs. Elle a su vous élever toute seule, c'est grâce à elle que tu as décroché ton bac... » (p74)

Cette mère est mise dans son cadre familial traditionnel, une femme obéissante à son mari, supportant ses caprices et ses violences.

« *En prenant ma défense ... [...] ... avec un balai, il lui a brisé deux doigts et lui amoché un œil.* » (p28)

Mais quand elle a découvert la trahison de son mari, submergée par un sentiment de désarroi, pleure sa condition : « *ton père m'a trahit, maudit soit le jour où je l'ai connu, je me souhaite la mort.* » (p38)

En ce qui concerne le portrait physique de la mère, le narrateur souligne : « *je la revoie, vêtue de sa robe bariolée... [...]... Elle a le sourire vague et les dents qui scintillent, elle le nez fier et le menton qui défie, sur son cou un tatouage suspect : une salamandre, sur ses paupières, des étincelles.* » (p15)

Elle se présente comme ignorante et superstitieuse : « *maintenant que tu n'as plus ta chevelure qui éloignera de toi les esprits malveillants ? a-t-il au moins caché tes poils ? J'ai peur que les rapaces les découvrent et en fassent leur nid, tu traineras toute ta vie la malchance.* » (p70)

« On prétendait que s'y cachait un patron aux pouvoirs magiques au pieds du vieil arbre, elle allumait des bougies, elle déposait es pots votifs, des beignets et des pièces de monnaie que nous chapardions la nuit, ma mère priait dieu avec ses gestes... » (pp35-36)

II.4.2. Dans le livre de ma mère

C'est une mère juive émigrée de Corfou à Marseille. Une petite femme simple et boulotte, elle n'a aucune vie sociale, puisque ses origines étrangères la retranchent de la bonne société marseillaise.

Le narrateur nous conte son quotidien font de petites choses bien anodines mais précieuse pour un fils.

Elle est présentée comme une femme peu cultivée, sa seule ambition vise à contenter son mari et son fils à leur ouvrir la porte avant qu'ils ne sonnent.

"Les compliments de son mari et de son fils et leur bonheur, c'était tout ce qu'elle demandait de la vie"¹

« Sa vie, c'était son appartement, c'était écrire à son fils, attendre les lettres de son fils, préparer ses voyages vers le fils, attendre son mari dans l'appartement silencieux, lui souhaiter la bienvenue lorsqu'il rentrait, être fière des compliments de son mari. » (p65)

Il donne une image idéale sur sa propre mère, il fait d'elle une sainte, une guetteuse d'amour, toujours en éveil qui accepte tout donner sans rien compter. Elle incarne l'image de dévouement de l'abnégation. Il donne une image idéalisée de sa mère, elle était très maternelle et affectueuse.

Il présente la mère attentionnée, aimante, et soucieuse de rassurer son enfant qui prend place dans le récit.

¹ Albert Cohen, Le livre de ma mère, Paris, Gallimard, 1954. P 21 ((nous tenons à informer le lecteur que tous les personnages du roman dans les pages suivantes correspondent à la même référence. Nous en indiquerons uniquement les pages.)

Lamère d'AlbertCohen affiche une personnalité atypique, unique comme ce passage symptomatique de son désarroi inénarrable à l'image de sa volubilité :

« Peu à peu, elle revient à l'ancienne méthode de classement : les feuilles d'impôts retournèrent dans la cheminée, les quittances de loyer sous le bicarbonate de soude, les factures d'électricité à côté de l'eau de Cologne, les comptes de banque dans une enveloppe marquée Assurance contre l'incendie et les ordonnances de médecin dans le pavillon du vieux gramophone. Comme je faisais allusion à ce désordre revenu, elle eut un sourire d'enfant coupable. « Tout cet ordre, medit-elle, les yeux baissés », ça m'embrouillait. Mais si tu veux je recommencerai à classer. » (p72)

Chapitre III

*Etude de la relation
maternelle dans les
deux romans*

III.1. La relation mère-fils

Nous nous proposons à ce niveau de définir le rapport entre la mère dans chaque roman avec son fils que nous allons exploiter après pour retrouver les facteurs qui ont influencés cette relation.

Pour commencer, La relation entre la mère et l'enfant a une extrême importance sur sa vie et sa personnalité, elle influence la personne qu'il sera dans le futur. Chaque relation entre une mère et son fils est unique et diffère d'une famille à une autre.

III.1.1. la relation entre Mirak et sa mère

Le narrateur a un rapport très traditionnel avec sa mère, elle est écartée du monde extérieur, accomplit les tâches ménagères d'une femme- les enfants, le nettoyage, la cuisine- elle fait tout cela.

Elle essaye d'être affectueuse mais écrasée par la misère, elle ne trouve pas les moyens de transformer son quotidien en lieu de tendresse, c'est plutôt à travers sa lutte quotidienne qui vise à offrir la nourriture qu'elle exprime son affection envers les siens ; et de rassurer leur protection.

*«... ayant peur pour nous, elle l'a surveillé toute la nuit jusqu'ace qu'elle l'ait abattu. Le lendemain, nous avons découvert la bête coupée en morceau sus une bassine. »
(p.94)*

*«... ma mère, pour nous protéger des barbus, dormait avec du hache. Combien de fois les lieutenants d'Allah ont traversé le village, chaussé de bottes Fuentes sans oser cogner à notre porte ?bien qu'armés e fusils à canon scié. Ils avaient peur de ma mère... »
(p.26)*

À certain moment, la mère était considérée comme responsable de chagrins et du désespoir de ses enfants :

« Je me souviens la fois ou, laminé par le chagrin, je me suis jeté sur ma mère. J'agrippais le bas de sa robe.je l'ai accusée de tous les noms de bêtes. Je portais la faute sur son dos. C'est à cause de toi que notre père nous a abandonné. » (p.76)

Après ces accusations à sa mère, il ressent un sentiment de culpabilité : « *offusquée parmes accusations, elle s'est arraché le foulard et les cheveux. Elle finit par s'affaler dans le vestibule. Que j'étais cruel avec elle.* » (p.76)

Mais dans leur relation réciproque, nous trouvons beaucoup d'émotions vives :

« *Dans ses yeux, des braises. Les étoiles, c'est ma mère qui les a dessinées. Le soleil, c'est ma mère qui l'a lancé sur les montagnes* » (p.15)

L'influence de la mère est positive et enrichissante dans la relation des enfants envers leurs mères.

« *Un matin, je me suis confié à elle. Elle est devenue ma psychologue. Elle m'a aidé à traverser ces moments de chagrin et de folie* » (p.176)

« *Une fois, alors que j'avais dormais trois jours de suite, ma mère a cassé la porte. Elle m'a balancé un seau d'eau sur la tête pour me réveiller et a crié : j'ai enduré le calvaire de ton père et je suis encore vivante, mais toi, tu vas finir par m'achever.* » (p.176)

III.1.2. la relation entre Albert et sa mère

Elle reflète un autre portrait de mère, son rapport avec son fils est encore différent. Elle semble très proche de lui, elle occupe plutôt le rôle d'une grande sœur que celui d'une mère.

Albert Cohen a un rapport amical avec sa mère tendre. Ils se comportent comme amis qui prennent des excursions pendant tous les dimanches. Ils ne connaissent personne à Marseille donc tous les dimanches ils vont ensemble au théâtre ou au parc. Ils portent leurs meilleurs vêtements et essaient d'avoir l'air d'habitants originaires. Alors qu'ils sont des étrangers dans un nouveau monde(France), c'est aussi qu'ils deviennent de meilleurs amis et ils dépendent de plus en plus l'un de l'autre.

« *On'était des rien du tout sociaux, des isolés sans nul contact avec l'extérieur. Alors, en hiver nous allions tous les dimanches au théâtre, ma mère et moi, deux doux et timides...* » (p.47)

Elle laisse la liberté et l'indépendance à son fils qui est pourtant très jeune.

Le rapport entre Albert et sa propre mère se dessine sous les termes de la tendresse et de la complicité comme le révèle l'expression suivante « *maman et moi* ». Or, Albert met en évidence dans son texte autobiographique l'importance de la présence de la mère dans sa vie personnelle de leur proximité physique et affective, qu'il souligne à travers de nombreux extraits textuels.

« *...je me souviens aussi de nos promenades du dimanche, en été, elle et moi...* »
(p.48)

« *... en ce dimanche, ma mère et moi, nous étions ridiculement bien habillés et je considère avec pitié ces deux naïfs d'antan, si inutilement bien habillés car personne n'étais avec eux...* » (p.49)

Il évoque quelques scènes de sa jeunesse qui illustrent la profondeur de la relation qu'il a avec sa mère :

Lorsqu'Albert s'éloignera du domicile familial pour Genève, la mère dressera régulièrement le couvert du fils absent. Elle pouvait ainsi l'attendre trois heures sur un banc sans rien dire, sauter dans le premier train pour Genève à sa demande, être réveiller en plein nuit et faire comme si elle ne dormait pas puis se lever pour lui préparer la pâte d'amande.

Le narrateur du récit s'adresse encore à la mère directement en soulignant :

« *...maman de mon enfance, auprès de qui je me sentais au chaud ... maman, qui fus vivante et qui tant m'encourageas... maman de là-haut, vois-tu ton petit garçon.* »
(pp.56-57)

Elle de son côté, voit dans son fils un sujet d'adoration éternel comme le montre cette jolie expression : « *ma mère n'avait pas de moi mais un fils, peu lui importait de ne pas dormir ou d'être lasse si j'avais besoin d'elle* » (p.117)

Cette femme voue une admiration sans bornes à celui qui est devenu un diplomate international et un écrivain célèbre : « *dis-moi mes yeux, ces fables que tu écris (ainsi appelait-elle un roman que je venais de publier) comment les trouves-tu dans ta tête, ces fables ? Dans le journal, ils racontent un accident, ce n'est pas difficile, c'est un fait qui est arrivé, il faut...mais toi, ce sont des inventions, des centaines de pages sorties du cerveau. Quelle merveille du monde !* » (p.78)

Les souvenirs de l'auteur lui permettront aussi d'exprimer des reproches contre lui-même auxquels il revient à plusieurs reprises sur la scène où il n'a osé présenter sa mère à ses amis il l'a même oubliée sur un banc public pendant plusieurs heures mais la mère adoptait un comportement sublime : « *elle ne se indignait pas d'être mise de côté. Elle ne trouvait pas injuste son destin d'isolée, son pauvre destin de rester caché et de ne pas connaître mes relations...elle acceptait...* » (pp.93-94)

III.2. les facteurs qui peuvent influencer cette relation

Nous allons tenter de mettre à nu quelques facteurs qui ont contrôlé la relation mère-fils que nous avons retrouvés d'abord sur le plan du contenu des romans et sur le plan de la vie des deux romanciers.

Dans tous les rapports personnels, il y a beaucoup de critères qui peuvent influencer la nature de ces rapports. Le rapport entre une mère et son fils comme dans les deux romans *Le livre de ma mère* et *La religion de ma mère* est toujours très complexe. La mère et le fils sont tous les deux influencés par beaucoup de facteurs comme leur famille, la société, et les règles sociales de leur époque, et aussi la religion et l'appartenance ethnique.

III.2.1. la religion

Le premier élément qui domine c'est la foi, Dans les livres d'Albert Cohen, et Karim Akouche, les deux personnages sont issus de religions différentes.

Ces deux romans présentent les aspects religieux de la vie de ces auteurs. Et leurs familles qui sont de différentes croyances. En lisant les deux livres nous pouvons voir que la religion a un grand impact sur ce rapport.

La situation pour Albert Cohen et sa famille est extrêmement différente :

Sa famille immigrée à Marseille, en France pour se réfugier de la persécution religieuse, ils sont juifs durant une époque très antisémite en Europe et dans plusieurs autres pays du monde, les années avant et pendant les guerres les juifs étaient isolés torturés et même assassinés pour leurs croyances religieuses, la famille va à Marseille pour exercer librement sa religion dans les synagogues et observer leur foi sur les jours religieux comme le sabbat.

Dans le cas d'Albert Cohen, sa mère représente la religion juive, ce qui est remarquable qu'elle est tellement attachée à sa religion, dans le roman, beaucoup d'indices le démontrent : quand elle défend à son fils de ne pas aller faire du ski qu'elle trouve trop dangereux, elle s'y oppose en disant que Moïse n'était allé au mont Sinäï qu'une seule fois et nullement pour son plaisir : uniquement pour voir Dieu.

Cependant, la religion devient très importante pour Albert après la mort de sa mère. Il veut croire au Dieu de sa mère pour avoir la foi dans la vie afin qu'un jour il puisse voir encore sa mère.

« Je ne veux pas qu'elle soit morte, je veux un espoir. Je demande un espoir. Qui me donnera la croyance en une merveilleuse vie où je retrouverai ma mère ? Frères, ô les frères humains, forcez moi à croire en une vie éternelle... » (Cohen, p.176)

Donc la religion joue un rôle crucial sur leur rapport intime. L'antisémitisme du monde influence le rapport entre les deux ; du coup, Cohen et sa mère n'ont que l'un l'autre.

Dans le monde Arabe, la religion n'est pas seulement une foi mais également c'est la loi.

Karim Akouche exprime dans *La religion de ma mère* les règles strictes de l'Islam, particulièrement pour les femmes. Les femmes algériennes de ce temps ont le devoir d'obéir et servir leurs maris. Marginalisées, elles vivent toute leur vie dans leurs maisons, écartées du reste du monde.

«... je pense à ma mère et à toutes les femmes de mon pays qui souffrent.»
(Akouche, p.105)

La religion a l'impact le plus profond sur le rapport entre Karim et sa mère. Il accepte sa mère pour tout ce qu'elle représente et accepte également de lui ressembler.

« Elle n'était pas religieuse, ma mère .elle se disait musulmane ; en réalité, elle se comportait comme une païenne. Elle avait l'habitude d'embrasser le tronc de l'olivier saint du village, je ne suis d'aucune religion, je suis de la religion de ma mère. »
(Akouche, p.35)

Elle n'était pas vraiment pratiquante, ce qui fait que même son fils devient comme elle. Delà, nous pouvons confirmer le rôle de la mère dans la transmission de la foi.

« ...elle ne savait pas que le boisson contenait de l'alcool. Elle l'a bue d'un trait. je ne lui ai dit la vérité qu'une fois la cannette vide, le musulman ne devrait pas boire de l'alcool, elle ne m'a pas fait de reproches. Elle m'a dit seulement le ciel est à Dieu ; quant à la terre est aux hommes. » (Akouche, pp.187-188)

III.2.2. la société

Chaque société a ses tabous, surtout quand elle ne prétend pas en avoir.

« L'écriture est une fonction, elle est le rapport entre la création et la société, elle est le langage littéraire transformé par sa destination sociale. Elle est la forme saisie dans son intention humaine est lié aux grandes crises de l'Histoire. »¹

L'écriture est l'expression de la société, c'est-à-dire elle exprime la réalité concrète de la vie dans cette société.

Nous retrouvons beaucoup d'aspects qui se rapportent à la société des personnages comme le cas de Mirak, il vient d'une société qui privilégie le fils à la fille, c'est l'homme de la famille après le père sur qui elle peut compter.

« Ton papa n'assume pas ses responsabilités, mais je peux compter sur son petit bonhomme. Je suis fière de toi. » (Akouche, p.138)

Parallèlement, dans cette société, l'amour est un péché et signe de faiblesse ou de déraison, du coup, nous constatons que la relation est plus au moins froide, dans certaines mesures, le fils ne peut pas annoncer l'amour qu'il a pour sa mère.

« Sur mes genoux, la photo de ma mère. Elle est abimée par mes larmes. Je l'étreins comme on caresse les joues d'un nourrisson. Discrètement. Je ne peux pas éveiller les soupçons. L'amour d'une maman, c'est intime. Ça se tait .c'est tabou. On n'a pas le droit de déclarer sa flamme à sa mère. Ça fait brûler les coutumes. Ça perturbe le sommeil des aïeux. Et ça fait travailler les psychologues. » (Akouche, p.18)

D'autre part, La famille, est plongée dans un milieu défavorisé faisant face à une grande misère sociale. Or, le facteur économique contribue sur le rapport mère fils donc

¹ Roland Barthes, le degré zéro de l'écriture, paris, seuil, 1972, p14

nous constatons que la pauvreté joue inévitablement un rôle crucial en ce qui concerne le rapport entre mères et fils.

« *Nous formions, ma mère et moi, une équipe qui gagnait. Pour un bout de temps nous avons damé le pion à la misère.* » (Akouche, p.34)

De même, la politique a fait son effet, le narrateur de *la religion de ma mère* a cité comment la mère les protégeaient des terroristes islamiques à l'époque, ils se sont retrouvés à un âge très précoce, Mirak et son frère initié à l'usage des armes.

« *...pour nous protéger des barbus, dormais avec du hache. Mon frère jumeau tenait une pistole rouillée. Moi, une barre à mine. J'avais quinze ans, j'étais déjà initié à l'art de la guerre.* » (Akouche, p.26)

Ces deux facteurs négatifs (la pauvreté et le terrorisme) ont affecté positivement sur la relation de la mère avec ses enfants, ils se sont rapprochés plus.

Pour Cohen, l'isolation d'être juif a un impact négatif sur Albert et sa mère, Quand Albert est plus âgé il devient de plus en plus semblable aux français. Il devient un athée, et il s'habille et agit comme ses amis de Genève. Par conséquent il a honte de sa mère et son dialecte du monde Oriental.

En tout cas, L'antisémitisme contribue au développement d'une haine et une peur du monde ultérieurement dans sa vie. Il se culpabilise d'avoir honte de sa mère et de l'avoir laisser mourir toute seule pendant la guerre en France occupée. Il avait des remords insupportables après son décès :

"*Des années se sont écoulées depuis que j'ai écrit ce chant de mort.]'ai continué à vivre, à aimer. J'ai vécu, j'ai aimé des heures de bonheur tandis qu'elle gisait, abandonnée, en son terrible lieu. J'ai commis le péché de vie, moi aussi, comme les autres...Dieu merci, les pécheurs vivants deviennent vite des morts offensés.*" (Cohen, p. 174).

III.2.3. l'appartenance ethnique

L'appartenance ethnique a un très grand impact car elle repose sur des liens de sociabilité plus solides que les autres, ayant pour cadre la famille (rappelons que l'appartenance ethnique est avant tout un fait de filiation). Les liens familiaux – parenté large ou étroite – ont comme force de ne pas relever d'un choix. On ne change pas de

famille comme de parti. La famille est en outre une structure au fonctionnement relativement consensuel, dont l'organisation tend à atténuer la conflictualité inhérente aux relations sociales, ce qui la rend plus solide et durable. Bref, la famille, sous ses formes variées, reste la cellule de base de l'existence d'un peuple, l'identité ethnique n'est pas irrévocablement menacée, et peut toujours ressurgir.

L'appartenance ethnique est fortement marquée dans les deux romans.

Les deux écrivains, à travers leurs textes, ils donnent une grande importance à leurs origines d'où l'insertion des indices culturels.

Pour Karim, parler de sa mère c'est parler de sa patrie, il relie la mère aux origines quand Karim Akouche défend la langue kabyle, il la désigne comme la langue de sa mère.

« Ou est ta langue, ma mère ? Je l'ai cherchée dans les charniers, dans les monuments, sur le fronton des édifices, dans les labyrinthes d'administrations, dans les hôpitaux.... Sur les routes, partout. Je n'ai trouvé que la langue des autres. Ils disent que tu parles un jargon. Avec ta langue on ne peut pas acheter de pain. Im m'ont demandé de taire. J'ai crié. Ils m'ont accusé de diviser la nation j'ai fait mes valises. J'ai fui... » (Akouche, p.146)

L'exil est l'un des facteurs qui ont influencé ce rapport, il s'éloigne de sa mère. Du coup, au fil du temps, la relation mère fils change ; elle devient plus ou moins froide.

Le narrateur relie l'amour de la mère à ses origines, en tant que kabyle.

« L'italien a insulté le français, enfin, le kabyle, on ne touche pas aux mamans, c'est sacré. » (Akouche, p. 27)

Albert Cohen de son côté, a défendu la judéité pourtant il était un athée, mais elle symbolise, pour lui, sa mère, Cohen ne cesse d'explorer ce sujet, dans ce roman comme dans ses autres écrits, il insiste sur sa propre judéité comme clé essentielle pour comprendre sa vie et son œuvre.

« Tu sais comment ils sont les juifs. Il leur faut toujours le plus cher. Quand ils sont malades, ils font toute de suite venir le plus rand professeur de médecine. Alors, Moïse, qui les connaissait bien, s'est dit si je leur dis que les commandements viennent de l'Eternel, ils feront plus attention. » (Cohen, p.78)

L'attachement aux origines dénote l'attachement à la mère. Elle est le premier lien d'appartenance dont ils ne peuvent pas se défaire.

Chapitre IV

Etude stylistique

III. analyse stylistique

Dans ce dernier chapitre, nous analyserons en profondeur le style d'écriture dans les romans *la religion de ma mère* et *le livre de ma mère*.

III.1 Le mode narratif

Dans la mesure où l'écriture est un technique et un art, les auteurs ont leur propre style et leur manière d'écriture et d'exprimer leurs pensées. Elle implique des choix techniques qui engendreront un résultat particulier quant à la représentation verbale de l'histoire. C'est ainsi que le récit met en œuvre, entre autres, des effets de distance afin de créer un mode narratif précis, qui gère la « régulation de l'information narrative » fournie au lecteur.¹ Selon le théoricien, tout récit est obligatoirement *diegesis*(raconter), dans la mesure où il ne peut atteindre qu'une illusion de mimésis (imiter) en rendant l'histoire réelle et vivante. De sorte, tout récit suppose un narrateur.

Dans ces deux romans, les deux écrivains abordent leurs souvenirs d'enfances et pour ce faire les narrateurs ont opté pour une narration incarnée à savoir que l'auteur est le narrateur de l'histoire. Ils racontent, après-coup, ce qu'ils ont vécu à l'époque et en même temps, ils insèrent leurs impressions du moment de la rédaction sur ces mêmes évènements .un va et vient entre les deux visions :

« Jadis ma mère, poursuivi par mon père, a rampé comme une brebis en détresse, je revenais de l'école, accompagné de ma sœur, quand j'ai découvert l'horreur. [...]Son regard de bête traquée me suppliait de prendre sa défense j'ai foncé. Pourquoi vous faites mal à ma mère ? J'ai été accueilli par une gifle, je me suis effondré dans les déchets. » (p79)

Maintenant que je reviens sur les lieux du crime, j'ai honte de moi qui n'ai pas eu assez de cran pour venger ma mère humiliée, je me prends la tête écrase une larme. » (Akouche, pp79-80)

¹ Gérard Genette, *Figures III*, Seuil, Paris, 1972, p.184

Ils ont convoqué dans leurs textes plusieurs ressources esthétiques qui appartiennent au courant littéraire du XX siècle : le style indirect libre, la focalisation multiple, l'absence de succession chronologique qui contribuent à brouiller les pistes, à égarer les lecteurs...

Selon Genette, le roman moderne a poussé la mimésis du discours à sa limite en effaçant les marques de l'instance narrative et en donnant directement la parole au personnage, c'est ce qui est appelé « monologue intérieur ».

Édouard Dujardin propose aussi une définition du monologue intérieur : Discours sans auditeur et non prononcé par lequel un personnage exprime sa pensée la plus intime, la plus proche de l'inconscient, antérieurement à toute organisation logique, c'est à dire en son état naissant, par le moyen de phrases réduites au minimum syntaxial de façon à donner l'impression du tout-venant.

Ce dernier est omni présent dans les deux romans. Dans le texte de Karim Akouche est tantôt un récit picaresque tantôt un monologue intérieur :

« Attends moi j'arrive dans quelques heures. Je viendrai te défendre contre les loups. Je viendrai réclamer tes droits. Je viendrai te venger. J'enlèverai le fardeau que mon pays a attaché à ton cou. » (p45)

Pour le cas de Karim Akouche, ses mots jaillissent avec la rapidité et la force des balles d'une mitraillette qui ne cracherait pas de l'acier pour tuer, mais des phrases qui ne laisseront personne indifférent. Phrases courtes où tout élément inutile a été éliminé : les adverbes sont rares, les clichés inexistant.

« L'interphone sonne. J'ouvre. C'est mon ami Roland. Il est en sueur. Je suis gêné de l'avoir dérangé. Je me confonds en excuses. Il m'enlace. Sa voix est enrouée. Il retient ses larmes. » (Akouche p13)

L'enchaînement de phrases courtes illustre que le personnage en question se dépêche et cela accélère le rythme du récit.

Contrairement à Karim Akouche, Albert Cohen intègre dans son texte des phrases longues, complexes, usage excessif d'adjectifs et d'adverbes.

« *Et de mains levées, écartées en rayons, elle me bénissait sacerdotalement et regardait, presque animale, avec une attention de lionne, si j'étais toujours en bonne santé ou, humainement, si je n'étais pas triste ou soucieux.* » (Cohen p22)

La succession de phrases longues ralentit le rythme du récit et nous fait vraiment ressentir l'émotion du personnage.

Pourtant, les deux écrivains ont deux styles différents mais nous constatons que chaque style est conforme à l'expression d'une tragédie (la perte de la mère aimée)

Nous constatons également, chez Albert Cohen, une redondance dans des substitues, parfois des phrases carrément, et même dans les idées, évoquées à maintes reprises.

« *Elle avait vendu à Genève, lorsque j'étais un étudiant aux noirs hymnes indisciplinés sur ma tête et que j'avais un beau cœur quelque peu fou quoique tendre, elle avait vendu ses plus nobles bijoux dont elle était si fière, ma chérie, et qui étaient nécessaires à sa naïve dignité de fille de notables d'un âge disparu. Tant de fois, toujours roulée par les bijoutiers, elle avait vendu pour moi de ses bijoux... (...)...heureuse d'avoir vendu pour moi ses chers pendants d'oreilles, ses bagues et ses perles.* » (Cohen pp12-13)

« *...c'est que maintenant est morte, elle n'est plus juive, et qu'ils ne peuvent plus rien contre elle, plus lui faire peur, dans son cimetière, elle n'est plus juive.* » (Cohen p148)

Cela peut être justifié par l'état psychique du narrateur, c'est l'inconscient, des répétitions successives, qui dévoileront inéluctablement la diachronie inhérente à toute historicité humaine.¹

Cohen fait appel au destinataire, il se fait moralisateur, incitant les fils à aimer leurs mères mieux qu'il n'a su le faire, rendant le lecteur coupable d'ingratitude s'il n'est pas convaincu de l'amour tout-puissant de sa mère : « *mais ce que je sais plus encore c'est que ma mère «était un génie de l'amour. Comme la tienne, toi qui me lis.* » (Cohen p118)

¹J.-D. NASIO, L'Inconscient, c'est la Répétition, Editions Payot.2012

IV.2. la poétique en prose

Le style d'Albert Cohen est unique, bien un peu exalté et pathétique, dans l'ensemble il résonne comme une mélodie, la syntaxe, le rythme, la poésie des mots très particulier se conjuguent pour nous renvoyer au tourbillon intérieur de l'auteur.

Ils ont su comment manipuler la langue, de trouver un ton parfaitement adaptés aux sujets traités, Prose et poésie se marient pour exprimer métaphoriquement la réalité vécue.

Un extrait de la prose tout autant poétique des deux livres :

« Ma petite enfant, oh, ses pleurs que je ne pourrai jamais n'avoir pas fait, oh, ses petites mains désespérées. » (Cohen p)

« Voici pauvre mais digne, le village de ma mère. Voici le paradis de mon enfance que les ancêtres ont greffé au flanc d'une montagne d'ardoise. Voici des maisons en briques et des masures en torchis qu'on ne verra nulle part ailleurs. Maisonnets grignotés par les tempêtes. » (Akouche p59)

La religion de ma mère permet à son auteur de dénoncer certains problèmes politiques et identitaires, de l'exil à travers son personnage principale Mirak qui est victime de la violence de notre temps, tout lui échappe sa mère, sa patrie, sa famille...

« L'exil est un fleuve en crue. Il charrie dans ses vagues la mémoire des enfants » (p12)

« vivre en exil, c'est errer au milieu d'un champ où les fleurs n'ont pas d'odeur »

« Nous sommes tous des enfants perdus. Nous nous cherchons des bouées de sauvetage. » (p41)

Ces problèmes ont été représenté par des symboles et ont été appuyé par des comparaisons, des métaphores et parfois il recourt à l'ironie, un style soigné permet au lecteur de déchiffrer la réalité décrite.

De même, Albert Cohen visait une dénonciation sociale, mais en préférant l'écriture directe en utilisant les mots du quotidien. Il a évoqué notamment les conflits entre

les peuples et les cultures, la haine des allemands contre les juifs et il a transmis la réalité vécue et la situation du pays à l'époque, la judéité l'habite, cela prouve à quel point la mort de sa mère l'a affecté.

« Elle est morte pendant la guerre, en France occupée, tandis que j'étais à Londres. Tous ses espoirs de vieillesse auprès de moi pour en venir à cette fin, la peur des Allemands, l'étoile jaune, mon inoffensive, la honte dans la rue, la misère peut être, et son fils loin d'elle. » (Cohen p31)

Les deux écrivains ont fait recours à des expressions de leurs propres cultures dans leurs écrits.

« ... je prépare le couscous... », « ... j'ai trempé des figues dans l'huile d'olive » (p80)

« je me souviens ce conseil que tu m'a donné au téléphone pour m'aider à faire face à la misère et à la douleur de l'exil : Il-kam aman degwaman ! (sois comme l'eau dans l'eau) »(Akouchepp 40-41)

« Chaque sabbat, à Marseille, où je venais, de Genève, passer mes vacances, ma mère nous attendait, mon père et moi, qui allions revenir de la synagogue avec le brins de myrte à la main »

Ils défendaient leurs identités la Kabylie et la judéité

IV.3. La vertu cathartique de l'écriture autobiographique

La notion de catharsis est due essentiellement au philosophe grec Aristote dans sa *Poétique*, elle désigne une épuration des passions par le biais de la représentation dramatique ; elle provoque chez le spectateur une purification des passions. Ainsi, le spectateur se libère de ses passions en les éprouvant sur le mode de l'imaginaire. En s'identifiant aux personnages de la tragédie, le spectateur se voit délivré et purgé des sentiments inavouables.

C'est entre 1880 et 1896 que la méthode thérapeutique dite cathartique fut employée par Joseph Breuer et Sigmund Freud. En psychanalyse, elle désigne le rappel à la conscience d'une idée refoulée. Ce concept est utilisé par Freud pour

désigner la décharge émotionnelle qui permet à un sujet d'extérioriser un affect lié à un souvenir traumatique et de se libérer de son poids pathogène.

La cure analytique est une libération émotionnelle associée aux discussions sur les causes sous-jacentes d'un problème, qui consiste à atténuer la douleur vécue par le patient, la rendant ainsi plus supportable, c'est ce constat de fait que nombre de critiques littéraires ont exploité en vue d'établir un rapprochement entre psychanalyse et littérature, Jean Rohou perçoit la pratique littéraire comme une solution métaphorique à notre condition humaine. Selon Rohou : « *l'intérêt de la littérature vient du plaisir du transfert d'un problème dans la fiction pour sa compensation sublimation ont satisfaction métaphorique, ce qui semble proche de la fameuse catharsis dont on parle depuis Aristote.* »¹

L'acte de l'écriture chez Cohen permet une mise au net du dedans qui expulse de soi-même les maux psychiques et assure la modération émotionnelle des passions et des sentiments douloureux, elle est une large mesure de purification des passions et des sentiments par le biais des effets cathartiques de l'écriture (autobiographie).

Cet acte est donc un moyen de soulager ses maux en transposant dans un espace écrit, c'est une manière de penser ou de sublimer ses propres blessures. Or, le fait d'écrire peut empêcher le narrateur de sombrer dans le désespoir. Jorge Dobrovsky, affirme que : « *ce n'est pas le texte c'est l'écriture du texte qui a eu une vertu active et, si l'on veut cathartique* »²

L'écriture est puissante et enlevée, avec une forte tendance à la prolixité, l'auteur avouant : « *oui, les mots, ma patrie, les mots, ça console et ça venge.* » (Cohen p8)

L'expression de la culpabilité est si appuyée que certains passages sont à la limite de l'autoflagellation, comme s'il avait cherché à se faire encore un peu plus de mal, faisant du livre une thérapie.

¹ Jean Rohou, les études littéraires méthodes et perspectives, Paris, Nathan, 1993, pp.25-31.

² Serge Dobrovsky, "Reconnaître de ses cendres", in Denis Debbadie, "écriture et thérapie", la faute à Rousseau, n :36, 2004, p47.

« *Ma souffrance est ma vengeance contre moi-même.* » (Cohen p128)

« *Vengé de moi-même, je me dis que c'est bien fait et que c'est juste que je souffre, moi qui ai fait, cette nuit-là, souffrir une maladroite sainte, une vraie sainte, qui ne savait pas qu'elle était sainte.* » (Cohen p84)

Conclusion

Conclusion

À l'issue de notre expédition littéraire au cœur des deux romans étudiés. Nous avons pu percevoir le texte sous un nouvel angle.

Nous avons essayé, le long de ce travail, de donner l'image de la mère qui a caractérisé la littérature d'aujourd'hui. Pour ce faire, nous avons pris le personnage (la mère) dans un premier lieu dans plusieurs romans écrits par des écrivains hommes. Nous nous sommes aperçue que le rôle de la mère est très important dans ces textes, dans la mesure où la plupart d'entre eux sont des autobiographies racontant au premier degré la vie de l'auteur. Ce dernier raconte, généralement, sa vie à travers surtout la période de son enfance, une enfance marquée notamment par la présence de la mère à qui cet auteur va s'identifier.

Nous avons étudié notre corpus à partir des trois chapitres à travers lesquels nous avons répondu aux questions que nous nous sommes posées dans notre introduction. Ces questions sont liées à l'image de la mère et les facteurs qui contribuent à la perpétuation des rapports entre une mère et son fils.

Pour ce faire, nous sommes passé par la description des actes confusionnelles des deux auteurs au moment où leurs mémoires commencent à se manifester et fonctionner afin de pouvoir délivrer tous les souvenirs de souffrances et de joie qu'ils ont refoulés pendant longtemps.

Ceci confirme notre hypothèse, l'image de la mère est belle et bien représentée dans les deux romans, de plus, la présence de plusieurs facteurs qui conditionnent la construction de la relation entre mère et fils.

En guise de conclusion, notre modeste mémoire n'est qu'une goutte d'eau dans un océan de connaissances, qui demeure à compléter par des recherches ultérieures qui s'inscrivent dans la continuité.

Références bibliographiques

Corpus

AKOUCHE, Karim, *La religion de ma mère*, Frantz Fanon, Alger, 2017.

COHEN, Albert, *le livre de ma mère*, Gallimard, Paris, 1954.

Œuvres littéraires lues des deux auteurs

AKOUCHE, Karim, *Allah au pays des enfants perdus*, Frantz Fanon, Alger, 2014.

AKOUCHE, Karim, *J'épouserai le petit prince*, Frantz Fanon, Alger, 2016.

Œuvres d'écrivains citées

BAZIN, Harvé, *Vipère au poing*, Bernard Grasset, Paris, 1948.

DIB, Mohamed, *La grande maison*, Seuil, Paris, 1952.

FEROUAN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Seuil, Paris, 1950.

FLAUBERT, Gustave, *Madame Bovary*, Michel Lévy frères, Paris, 1857.

JULES, Renard, *Poil de carotte*, Flammarion, Paris, 1894.

GARY, Romain, *La promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, 1960.

MAAMERI, Mouloud, *La colline oubliée*, Rééd.Folio, 1992.

VIRCONDELET, Alain, *Maman la blanche*, Albin Michel, 1992.

Ouvrages théoriques

BARTHES, Roland, *le degré zéro de l'écriture*, Paris, seuil, 1972.

DEJEAU, Jean, *la littérature maghrébine algérienne*, Presses universitaires de France, Paris, 1979.

DUJARDIN, Édouard, *Le monologue intérieur*, Paris, 1931.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Seuil, Paris, 1972.

NASIO, J-D. *L'inconscient, c'est la répétition*, éditions Payot, 2012.

Revue et articles

DABBADIE, Denis, *écritures et thérapie*, in la faute à Rousseau, n°36, 2004.

ZAOUI, Amine, *Littérature Algérienne : Libérer la mère!* , <https://www.liberte-algerie.com/culture/litterature-algerienne-liberer-la-mere-206195/pprint/1>.

Sitographie

URL : <http://karim-akouche.over-blog.com/>.

URL : <https://www.lepetitlitteraire.fr/auteurs/albert-cohen>.

URL: <https://www.polemia.com/lappartenance-ethnique-au-fondement-des-societes/>.

Résumé

Cette étude de l'image de la mère entre l'œuvre de Karim Akouche et Albert Cohen menée dans le cadre d'un mémoire de master proposé une analyse de la représentation de la mère entre les deux œuvres. Il s'agit de dégager les points de divergences et de convergences pour les deux romans.

Notre étude vise à analyser cette représentation et l'étude du lien complexe entre mère et fils ainsi que les facteurs qui conditionnent la perpétuation de cette relation.

Nous avons également opté pour une analyse stylistique pour démontrer la vertu cathartique de l'écriture autobiographique sur les romanciers.

Mots clés : mère, image, autobiographie, comparaison.

Abstract

This reaserh of image of the mother between two romances" La religion de ma mère" and " le livre de ma mère" conducted to be a memoir of master propose an analysis of the représentation of the mother in these romances.it's about give off the divergences and the convergences between them.

Our researsh aim to an analysis of this representation and the examination of the relationship between mother and son,then the factors that contrôle this relationship.

We have opted for a stylistic analysis in order to show off the cathartic virtue of autobiographical writing.

Key words: image, mother, autobiographic , comparison.

ملخص

في إطار مذكرة الماستر ركزنا اهتمامنا على صورة الأم عند الكاتبين Karim Akouche وAlbert Cohen حيث قمنا باستخراج نقاط التشابه والاختلاف بين الروائيتين.

تهدف هذه الدراسة الى تحليل صورة الام في الروائيتين وتوضيح طبيعة العلاقة بين الام والابن وتحديد العوامل المؤثرة فيها.

تطرقنا ايضا الى تحليل اسلوب الكاتبين في النصين عند التطرق للسيرة الذاتية في الكتابة وتأثيرها على حالة الكاتب.

كلمات مفتاحية: صورة، أم، سيرة ذاتية، مقارنة.